L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LA GRUE

Comme l'Aigle, la Colombe, le Phénix, la Cigogne et quelques autres oiseaux, la Grue est entré dans la faune sacrée de tous les grands peuples de l'Ancien-Monde. Elle a partagé le symbolisme commun à l'Ibis, au Héron, à la Cigogne, à la Bécasse, lequel fut d'être l'image emblématique du Bien luttant contre le Mal, puis de Jésus-Christ combattant l'Esprit du Mal et ses agents ; c'est que la Grue comme les autres échassiers est l'adversaire redouté des petits reptiles, des gros insectes et des vers.

À ce symbolisme, les mœurs particulières de la Grue ont ajouté des caractères qui n'appartiennent qu'à elle.

Les Grues sont de beaux et grands oiseaux. Leur espèce se partage en plusieurs groupes dont les principaux sont : les grues cendrées qui vivent en France ; les grues des Baléares ou grues couronnées qui se rencontrent principalement du midi de l'Espagne au Sénégal ; enfin les grandes grues de Mandchourie qui peuplent l'Asie du Nord et le Japon.

Nous verrons que des croyances et des superstitions locales se sont attachées à chacun de ces groupes d'oiseaux et qu'elles ont pénétré dans le symbolisme des diverses époques de la vie historique du monde.

I. La Grue dans les emblématiques de l'Égypte et de la Grèce anciennes

La Grue emblématique reçut en Égypte plusieurs significations que nous aurons à envisager plus loin, disons seulement ici que c'est en Haute Égypte, et même plus au midi, vers les sources du Nil, que Pline et les Anciens situaient le royaume légendaire des Pygmées, race fabuleuse de nains méchants et malfaisants, « petits bouts d'hommes qui sont volontiers cholériques », dit Rabelais[1].

Ils descendaient, dit Eustathe, vers le bord de la mer montés sur des perdrix et des chèvres[2] ; sur de petits chevaux nains nous dit Aristote, y ravageaient toutes choses et molestaient les habitants. Tous les Anciens s'accordent à dire qu'à chaque expédition qui fit descendre de leurs montagnes ces enragés dévastateurs, les grues, amies des hommes, se portaient à tire-d'aile au-devant d'eux, en exterminaient le

[1] Rabelais, *Pantagruel*, liv. II, chap. XXXII, éd. de 1732, t. II, p. 264.
[2] Eustathe, *Scholies* ; ap. Roux, *Herculanum et Pompéi*, t. VIII, p. 39.

plus grand nombre, mettaient les autres en fuite et les poursuivaient jusque sous les murs de leur métropole que Pline appelle Gérania.

Buffon pense que cette fable est née de l'antipathie qui existe, dit-il, entre les singes et les grues[1]. C'est possible ; ce qui n'empêche que plusieurs auteurs postérieurs à l'établissement du Christianisme ont vu dans la fable des Grues et des Pygmées, l'image de la lutte incessante entre le Bien et le Mal. Nous verrons plus loin l'intérêt que l'art religieux des Grecs de l'ancienne Hellade attacha à la Grue symbolique et le parti décoratif qu'il en tira : quand ils racontèrent les péripéties du Déluge de Deucalion, si voisin par certains côtés de celui de la Genèse[2], plusieurs auteurs Grecs précisèrent que le héros fut sauvé par une troupe de grues qui le guidèrent vers les pentes du mont Géranée[3].

Hésiode fait des grues les annonciatrices du jour propice pour de fécondes semailles : « leurs voix, dit-il, annonce du haut des airs aux laboureurs, le moment favorable pour ouvrir la terre[4] ».

Du reste, le vol et les cris de la grue, l'oiseau migrateur par excellence, et dont Hérodote fixe en Scythie le séjour estival[5], furent toujours minutieusement observées par l'ornithomancie ancienne ; l'aruspice et l'augure de l'empire romain, comme l'eubage et l'ovate chez les Gaulois, tiraient d'eux des présages et des avertissements de tous ordres.

Plutarque fait remarquer que le vol des grues affecte la forme de l'Y, « lettre de Pythagoras, dit Rabelais, telle que voyez observer par les grues en leur vol, telle qu'est en ung angle acut[6] ». Après lui, Buffon souligne aussi cette forme de vol où la troupe de grues se déploie en triangle isocèle[7]. Nous verrons plus tard comment cette lettre Y et ce triangle sont entrés dans l'emblématique du Christ.

II. La Grue emblématique chez les anciens peuples de l'Asie

Au temps de la splendeur babylonienne la Grue était l'un des oiseaux sacrés des bords de l'Euphrate, et il en était de même dans la Susiane et dans la Médie (Fig. I).

---

[1] Buffon. *Hist. naturelle*, éd. de 1769, vol. XXXII, p. 427.
[2] Cf. Lucien, *La déesse de Syrie* ; et Ovide, *Métamorphoses*.
[3] Cf. Lucien, *op. cit*. traduction Glomeau, p. 18 (note du traducteur).
[4] Hésiode, *Les Œuvres et les Jours*.
[5] Hérodote, *Euterpe* XXII.
[6] Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, chap. XXXIII.
[7] Buffon, *Hist. Nat*. - *Les Oiseaux*, éd. de l'an X, t. XXI. p. 28.

Fig. I. Grue trouvée dans les fouilles de Suze.

Comme cet oiseau consent à vivre en quasi domesticité, on tirait de lui des présages par l'observation des attitudes qu'il prend pendant qu'il exécute les danses singulières dont il est coutumier, et qui étaient regardées, croit-on, comme causées par un état intérieur quasi divin. On sait en effet que toutes les variétés de grues exécutent de temps à autre, et parfois avec infiniment de grâce ou de gravité, une sorte de danse, ce qui porta nos ancêtres de France à donner le nom de ces oiseaux aux ballerines foraines, et plus tard ce nom passa, par extension, aux femmes de mœurs trop légères. De nos jours encore en Chine et au Japon des bateleurs dressent des grues à des danses plus compliqués qui plaisent aux raffinés et font la joie du peuple[1].

Le voyageur Bovini raconte que dans certaines régions de l'Asie nord-occidentale, où rien n'a changé depuis des temps fabuleux, le peuple croit encore que les Grues sacrées (probablement les Grues blanches de Mandchourie), se rassemblent chaque année sur une haute montagne de l'Asie Centrale où nul être vivant ne saurait accéder et que, de là, après un long jeûne, elles descendent plus vigoureuses pour se répandre sur le monde et y porter avec elles comme un rayonnement plus pénétrant de la présence et de la bénédiction divines. C'est peut-être pourquoi, dit Bovini, certaines peuplades de ces mêmes contrées attribuent à la Manducation du cœur de la grue, le pouvoir de procurer l'assistance divine et les inspirations heureuses[2].

En Chine où la Grue est vénérée aussi, on donne sa figure, depuis un nombre illimité de siècles, aux brûle-parfums rituels du culte des Ancêtres dans les édifices funéraires et dans les temples[3] (Fig. II). « Elle est l'Oiseau Hac, celui qui vient et qui ne reste pas ».

---

[1] Cf. *Grue de Mandchourie*, in *Magasin Pittoresque*, t. XXVIII, (1860), p. 289.
[2] Cf. J. Bovini, *Lettres de Voyages*, 15.
[3] Cf. E. Fonssagrives, *Si- Ling*, in *Annales du Musée Guimet*, an. 1907, p. 54.

Fig. II. Brûle-parfum d'Extrême-Orient en forme de grue,
d'après E. Fonssagrives, *op. cit.*

III. La Grue symbolique chez les Gaulois

Nous savons peu sur les idées des Druides relativement à la faune sacrée, puisque ces prêtres n'ont pas écrit et qu'ils célaient aux profanes une grande partie de leur doctrine. Nous avons pourtant la certitude qu'elle était très haute par certaines de ses conceptions métaphysiques, et bien informée des idées religieuses des autres peuples de l'ancien monde. La science du haut sacerdoce druidique nous est attestée par des écrivains tels que Diodore de Sicile, Strabon, Pline et plusieurs autres.

Les Druides dirigeaient directement ou par intermédiaire à peu près toutes choses dans les Gaules, et l'emblématique de notre premier monnayage indigène, vers le début du IIe siècle avant notre ère, n'échappa certainement pas à leur influence. Or, nous trouvons la Grue symbolique figurée sur plusieurs des plus anciens statères d'or des tribus gauloises. Elle y apparait le plus souvent posée sur le dos de grands quadrupèdes, sur le cheval des monnaies ambiennes par exemple (Fig. III).

Fig. III. Monnaie des Gaulois Ambiens (Picardie).
Cf. A. Parmentier, *Album hist.* I, p. 8.

Et parce que, d'une part, cet oiseau se nourrit de vers et d'insectes, et que, d'autre part, certains volatiles ont l'habitude de se percher sur le dos des cerfs, des daims et des animaux domestiques pour s'y repaître des insectes parasites qui les

molestent, plusieurs numismates ont pensé que les créateurs de l'emblématique monétaire en Gaule ont eu l'intention de montrer la Grue dans cet utile office[1] qui, avouons-le, n'est pas motivé par le seul esprit de serviabilité ; par contre, et avec au moins autant de vraisemblance Ch. Renel voit dans la Grue qui figure sur les monnaies des Bituriges-Cubi (Fig. IV) et dans les autres oiseaux perchés aussi sur le dos du Cheval emblématique, des génies qui dirigent la marche des grands animaux « quelquefois même l'oiseau tient dans ses serres la bride du cheval, et ailleurs, il a les pattes engagées dans sa crinière[2] ». Il est certain qu'alors l'oiseau occupe exactement la place que tiennent les génies de forme humaine et pourvus d'ailes, sur d'autres statères d'or des Gaules, ceux des Pictons par exemple[3] qui sont inspiré du monnayage de Philippe de Macédoine.

Fig. IV. Monnaie d'or des Bituriges (Berri).
Cf. Parmentier, *Album Hist.* I, p. 8.

Sur quelques monnaies de la même région, l'échassier est perché sur le genou relevé du cheval androcéphale et semble l'inspirer.

L'autel gallo-romain trouvé près des fondations de N.-D. de Paris qui porte sur une de ses faces le *Tarvos trigaranus* est très connu (Fig. V) : le Taureau y soutient une Grue perchée sur sa tête et deux autres sur son dos. Aucune explication absolument satisfaisante n'a encore été donnée, malgré les hypothèses ingénieuses de d'Arbois de Jubainville[4], de cette énigme que n'éclaire pas l'autel de Trèves où l'on voit un bûcheron qui abat un arbre sur lequel trois Grues sont perchées près de la tête d'un taureau qui paraît dans le feuillage[5].

---

[1] Cf. Adrien Blanchet, in *Revue Numismatique belge*, an. 1895, p. 165.
[2] Ch. Renel, *Les Religions de la Gaule avant le Christianisme*, p. 207.
[3] Voir Lecointre-Dupont, Essai sur les Monnaies du Poitou, p. 6 ; A. de Barthélemy, *Étude sur les Monnaies gauloises trouvées en Poitou et en Saintonge*, in *Mém. de la Sté. des Antiq. de l'Ouest*, vol. XXXVII, p. 493, pl. n° 38, 98, etc. ; G. Chauvet, *Petites Notes Charentaises*, p. 25, etc.
[4] D'Arbois de Jubainville, in *Revue Celtique*, t. XXIX. p. 245-250.
[5] Cf. S. Reinach, *Catalogue du Musée de St-Germain-en-Laye*, p. 35.

Fig. V. Le Taureau aux trois grues, sur son autel gallo-romain de Paris (Musée de Cluny).

Quelques celtisants ont voulu voir dans les trois Grues de ces autels la triple intelligence divine du passé, du présent et de l'avenir, et dans le taureau l'emblème de l'unité suprême[1] ! Et cette hypothèse n'est pas de celles qui défient toutes critiques.

Des découvertes récentes nous ont donné du moins la certitude que les Gallo-romains sacrifiaient des grues à Mercure, probablement parce que ce dieu était regardé comme le protecteur des voyageurs et que les grues sont les oiseaux migrateurs par excellence[2].

Une pensée similaire fit aussi dédier cet oiseau à Saturne[3] ! Et nous en trouvons un reflet tardif dans la description que fait Rabelais de « l'image de Saturne tenant la faulx, ayant aux pieds une Grüe d'or, artificiellement esmaillée, selon la compétence des couleurs naifvement deus à l'oizeau saturnien[4] ».

IV. La Grue emblème de l'âme chez les Anciens

C'est encore vers l'Égypte qu'il faut se tourner pour apercevoir un aspect complémentaire du rôle emblématique de la grue chez les Anciens : Dans les textes hiéroglyphiques en effet, la grue à jabot chevelu est l'emblème de l'Âme[5].

Cette théorie est admirablement résumée par Ph. Virey : « Si nous considérons comment la mort est définie dans notre catéchisme, l'âme égyptienne, **Bâ**, semble répondre très bien à l'une au moins des définitions chrétiennes. Pour les Égyptiens comme pour nous, la mort est la séparation de l'âme, **Bâ**, et du corps (alors, selon les textes, *l'âme va au ciel, le corps à la terre, l'esprit au séjour des Mânes*). Séparé de l'âme, **Bâ**, le corps se corrompt et tombe en poussière... (Fig. VI).

---

[1] Cf. Jehan, *La Bretagne*, p. 290.
[2] Voir Camille Jullian, *Acad. des Inscriptions*, séance du 10 juin 1927.
[3] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *Traité d'Iconogr. Chrét.* t. I, p. 131.
[4] Rabelais, *Pantagruel*, liv. V, chap. XLII.
[5] Cf. E. Guimet, *Les Âmes égyptiennes*, in *Revue de l'histoire des Religions*, an. 1913. p. 8.

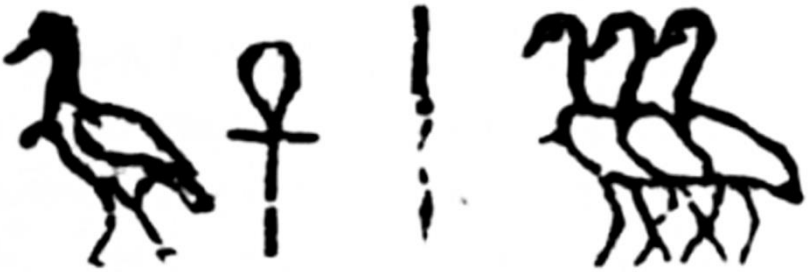

Fig. VI. L'Hiéroglyphe de l'Âme et des Âmes.

BA — BAIOU

L'Âme. — *Les Âmes.*

L'âme proprement dite, monte ou s'envole au ciel. Elle va, suivant les idées de l'époque archaïque, exposées dans les textes des Pyramides, se joindre aux étoiles innombrables. Ou, suivant les doctrines qui prévalurent plus tard, elle va se fondre dans le Soleil, l'astre par excellence, *Sideris in numerum* (Virgile Géorgiques IV, 227). Elle rentre alors dans l'âme universelle qui est la Divinité même et dont les émanations, **Baiou**, les Âmes, vont sur la terre animer les corps vivants[1] (Fig. VII).

Fig. VII. Grue du tombeau du prince égyptien Manofer, env. 2580 ans av. J.-C.
Cf. H. Feiclheimer, *La sculpture égyptienne*.

Et, pour bien préciser que l'âme était réellement dans leur pensée sincère le principe animateur du corps, les scribes sacerdotaux écrivaient souvent le mot « Âme » par la figure d'une Grue suivie de la Clef de Vie, l'Ank. L'inscription du cercueil de la prêtresse d'Amon, Masha, au Caire, nous en est un exemple[2].

Chez les plus anciens Grecs, peut-être par un emprunt fait à l'Égypte, la Grue eut le même sens, et les fouilles merveilleuses de Schliemann à Mycènes et à Thyrinthe nous ont donné des pièces d'art où des théories processionnantes de grues ne peuvent représenter autre chose[3] (Fig. VIII).

---

[1] Philippe Virey, *La Religion de l'ancienne Égypte*, p. 239.
[2] Cf. Ph. Virey, *Ibidem*, p. 240, note.
[3] Voir Schliemann, *Mycènes*, p. 192 et *Thyrinthe*, pl. XIX, fig. b.

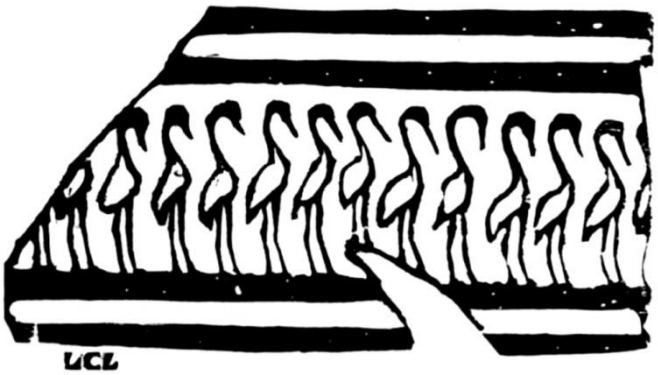

Fig. VIII. Ornementation d'un fragment de vase grec.
D'après Schliemann, *Thyrinthe*, pl. XIX, fig. b.

Bien des siècles plus tard, dans l'art chrétien d'Occident à l'époque de l'architecture romane, apparaitront sur nos églises des échassiers buvant au calice. Tout d'abord ils ne furent probablement que la copie servile d'un motif décoratif oriental venu chez nous sur les tissus d'Asie Mineure et de Syrie : ce sont les Grues sacrées des anciens Perses buvant au pyrée le Soma flamboyant et merveilleux, mais, pour les symbolistes d'Occident, ils furent les âmes fidèles, puisant sur la terre la vie spirituelle au calice eucharistique.

V. La Grue emblème de la protection divine sur la vie humaine

Nous avons vu, d'après J. Bovini, que certains Orientaux regardent la manducation du cœur de la Grue comme un efficace moyen d'attirer sur soi la protection divine dans les dangers.

En Égypte on vit aussi dans la Grue un être favorisé par la Divinité d'un véritable pouvoir de protection : cinq siècles avant notre ère, l'historien grec Hérodote l'assura[1] : « Les Égyptiens, écrivit-il alors, couvrent leurs boucliers de la peau des grues ». Et cette pratique est en accord d'idée avec la fable qui montre les habitants de la Haute-Égypte défendus par les grues contre les Pygmées.

Bien loin de là, et plus récemment, nos pères les Gaulois, du temps de César, décoraient aussi leurs boucliers, sinon de la peau ; du moins de l'image de la Grue ; nous en avons la preuve sur les trophées de boucliers gaulois de l'Arc de triomphe d'Orange (Fig. IX) ; et Salomon Reinach voit dans la présence de la Grue sur cette arme défensive l'une des preuves du caractère sacré de cet oiseau chez les Gaulois[2].

[1] Hérodote, *Euterpe*, VII.
[2] S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, t. I, p. 44.

Fig. IX. Bouclier gaulois représenté sur l'Arc de Triomphe d'Orange.

Quelques auteurs font aussi de la Grue un emblème de longévité ; à l'appui de quoi pourrait être pris ce que Paul Jove nous dit de la grue familière du philosophe Léon Thomas qui vécut quarante ans dans la compagnie de son maître, et mourut le même jour que lui.

VI. La Grue emblème de vigilance et de loyauté

Le caractère très particulier de la Grue dans l'emblématique de tous les peuples anciens a été d'y devenir le signe symbolique de la vertu de Vigilance.

Dans la fable des Pygmées, les grues veillent sur les agissements de ce peuple de petits nabots malfaisants, et leur rôle de protectrices de la vie humaine implique de leur part une attention vigilante.

Tous les auteurs anciens ont vanté cette qualité des grues ; ils disent comment ces oiseaux, quand ils se posent à terre, placent tout autour d'eux des sentinelles chargées d'avertir la troupe à la moindre apparence de danger ; certains même, vont jusqu'à nous assurer — ce qui est osé — que les grues ainsi chargées de la sécurité des autres ne se posent que sur une seule patte, et tiennent dans l'autre une pierre, de crainte de s'endormir[1]. Et Buffon, hormis le détail outrancier de la pierre, confirme ce que Pline[2], Aristote[3] et les autres Anciens disaient de la vigilance des grues[4].

Quand se sont précisées, au XIIe siècle et au XIIIe les règles du Blason nobiliaire, l'Héraldique européenne a consacré aussi la Grue dans le même esprit symbolique que les Anciens et a donné le nom de « *vigilance* » à la pierre qu'elle est censé tenir dans sa patte levée. C'est ainsi que les armoiries de la famille de

[1] Cf. Ch. Cahier, in *Mélanges archéol*. t. II, p. 42.
[2] Pline, *Hist. nat*. liv. X. chap. 30.
[3] Aristote. *Hist. des Animaux*, liv. VIII, 12 et liv. IX, 10.
[4] Buffon, *Hist. nat*. éd. de 1769, t. XXXII, p. 127.

Suin s'énoncent ainsi : « *D'azur à une grue d'argent tenant sa vigilance d'or ; à deux étoiles du même posées en chef*[1] ».

Nous trouvons une image semblable sur la médaille de François de la Tour-et-Taxis, prince de Valsasine, 1567[2] et sur un jeton dauphinois[3] du XVII s. (Fig. X et XI).

Fig. X. Médaille du Prince de Valsasine, 1567.

Fig. XI. Jeton du Dauphiné, XVIIe s.

J'ajoute que ce caractère d'emblème de la vigilance fut aussi reconnu à la Grue dans l'Extrême-Orient. En Occident on fit également de la Grue, dans la symbolique médiévale, l'emblème de la Loyauté[4], et cette attribution se rattache certainement à la vertu de vigilance qui seule assure « la loyale garde » comme dit un roman de chevalerie.

VII. La Grue dans le symbolisme Chrétien

Je devrais m'excuser d'avoir trop longuement exposé le passé religieux et préchrétien d'un oiseau qui ne tient en somme que peu de place dans l'emblématique de Jésus-Christ ; mais, nous l'avons déjà vu, plusieurs emblèmes

[1] Cf. V. Bouton, *Nouv. Traité des Armoiries*, p. 440, fig. 670.
[2] *Coll. Eug. Merzbacher*, n° 306.
[3] Cf. *Revue Numismatique*, IVe sér. t. XX, (1916), p. 16.
[4] Mgr Barbier de Montault, *Traité d'Iconographie Chrétienne*, t. I, p. 131.

ne sont entrés dans le diadème symbolique du Christ que par la vogue qu'ils ont eu dans les cultes ou les fictions poétiques des époques antérieures à Lui.

Or, l'acceptation de la Grue comme oiseau sacré, comme volatile augural, comme signe religieux a été aussi générale, plus générale peut-être, que l'adoption aux mêmes titres, d'aucun autre oiseau par le monde ancien, puisque cette consécration allait de la Mauritanie occidentale à l'Égypte et jusqu'aux pays d'Extrême-Orient, et de la Gaule septentrionale à la Mandchourie.

Presque dans tous ces pays, surtout dans l'Europe et l'Afrique des temps anciens la Grue, fut, nous l'avons déjà redit, l'un des emblèmes du Principe du Bien luttant contre le Principe du Mal ; et comme il arriva aussi pour l'Ibis, le Héron et la Cigogne, ce symbolisme fut transposé par les premiers maîtres de la spiritualité chrétienne à l'incessant combat du Christ contre Satan.

La Grue fut donc bien ainsi une image allégorique de Jésus. Elle le devint aussi au titre déjà bien acquis d'emblème de la Vigilance. Toutes les religions antiques ont béni et célébré de diverses manières la vigilance de la Divinité, soit dans son activité propre et personnelle, soit dans celle de ses serviteurs : un hymne égyptien en l'honneur d'Amon, acclame aussi le dieu : « Veilleur saint, Khem-Amon, Maître des temps, Auteur de l'Éternité, Seigneur adoré dans Thèbes... soit béni[1] ! ». Et dans maints passages du *Livre d'Hénoch*, qui fut écrit en Judée quelques siècles seulement avant notre ère les Anges sont appelés les « Veilleurs du Ciel[2] ».

Et de fait, le dogme d'une providence implique forcément l'idée d'un regard paternel et vigilant de Dieu sur sa créature, de même que le sacrifice d'un Dieu rédempteur serait illogique s'il n'était continué, sur la suite des générations humaines, par la vigilance d'un amour attentif qui maintient l'entière portée de ses effets salutaires.

Pour nous assurer que cette vigilance ne nous quitte point, Jésus disait aux siens : « Cinq oisillons ne valent que deux petites pièces de monnaies et pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu. Les cheveux même de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point, vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux[3] ». Et ailleurs, parlant des oiseaux qui ne sèment ni ne moissonnent, du lis des champs plus magnifiquement vêtu que Salomon dans sa gloire, il concluait : « Si Dieu revêt aussi l'herbe qui sera jetée au feu, combien plus fera-t-il pour vous, hommes de peu de foi[4] ! ». Cette vigilance de Dieu, du Christ qui est Dieu, l'emblématique chrétienne l'a figurée sous ses divers aspects par les images hiéroglyphiques du

---

[1] Grébaud, *Hymne à Amon Râ*, in *Revue archéol*. 2e sér. t. XXV, 1873, p. 386.
[2] Voir *Livre d'Hénoch*, traduct. Fr. Martin.
[3] St Luc. *Évang*. XII, 7.
[4] St Luc, *idem*, XII, 28 ; St Matthieu, *Évang*. VI, 26-34.

Lion, du Sphinx, du Coq, du Faucon et surtout par celle de la Grue plus anciennement peut-être et plus généralement acceptée par les siècles anciens comme l'emblème de la Vigilance. Il est bien entendu qu'appliqué au Sauveur l'emblème de vigilance touche à la fois ses caractères de combattant, de guide, de gardien, et de protecteur.

Il paraît bien impossible que l'Héraldique médiévale, qui dans son premier âge fut autant religieuse que profane, n'ait pas elle-même élevé parfois le séculaire emblème de vigilance, la Grue, jusqu'à figurer cette qualité dans le Christ, alors qu'à la même époque se généralisait l'usage de placer au sommet des clochers, comme un autre emblème de cette vigilance du Sauveur, l'image plus populaire, parce que domestique, du Coq. Que signifie-t-elle, par exemple, sur les armoiries de l'ancien comté de Gruyères, en Suisse ? Simples « armes parlants » nées d'un rapprochement phonétique entre les mots *grue* et *gruyère* ?... Ce n'est pas bien certain : il est curieux de remarquer que les ruines médiévales du château des anciens comtes de Gruyères se trouvent sises auprès d'une montagne dénommée le *Montsalvent* et que ce nom se rapproche étrangement du *Montsalvat* de la Queste du Saint-Graal, le « Mont du Salut[1] », et leur étymologie est la même.

Et quel parti la symbolique romane qui représenta des grues buvant au calice eucharistique n'aurait-elle pas tiré, si elle l'avait connue, de la manducation du cœur de la Grue comme illusoire moyen d'obtention de la protection divine, en rapprochant cet acte de la réception sacramentale du Corps et du Cœur du Seigneur ?

On peut aussi bien attribuer à la Grue qu'à la Cigogne le symbole anglais des deux têtes d'échassiers croisées au-dessus de deux serpents entrelacés. Il apparaît par exemple sur le soubassement de deux colonnes géminées au porche de l'église de Monkwearmouth (Durham), (Fig. XII), qui date du premier millénaire chrétien[2]. Ce motif étrange ne parait pouvoir être rattaché qu'au seul symbolisme de la lutte du Bien et du Mal, combat livré ici non directement par le Christ mais par ses fidèles, agissant sur terre comme étant ses instruments dirigés par ses préceptes et par son esprit, et s'unissait comme sont unis, pour le mal, leurs adversaires. C'est là au moins le sens exotérique de la sculpture de Monkwearmouth, mais je ne serais pas surpris qu'une signification plus ésotérique soit cachée sous ses apparences.

---

[1] Et de Montsalvy (Cantal). À remarquer cette curieuse coïncidence que non loin de ces localités s'en trouvent d'autres qui portent le nom de Sion.

[2] Cf. Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrétienne*, t, II, vol. I, col. 1200, fig. 1559, et col. 1224, fig. 1695.

Fig. XII. Sculpture au portail de l'église de Monkwearmouth (Angleterre).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

ORLY (Seine).

DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 7, note 3 : Chapitre IV - *La Grue emblème de l'âme chez les Anciens*.

Henri Schliemann : *Tirynthe. Le palais préhistorique des rois de Tirynthe*, Paris, 1885, Reinwald éd. pl. XIX, fig. b.

TROIS FRAGMENTS DE VASES.—Dont *a*, représente un cheval ; *b*, une bande de grues et des raies horizontales ; *c*, une excroissance verticalement perforée en forme de sein.